

# Les chasseurs

Cécile-Marie Hadrien

Tout le temps que j'avais passé dans la maison de ma grand-mère à remuer les vieux souvenirs et la poussière, Baptiste était resté dans le jardin à fumer en photographiant les merles. C'était ma famille, pas la sienne. J'ai fermé la maison et nous sommes sortis du village champenois par l'ancienne route. Baptiste ne m'avait accompagnée que pour cela : les friches industrielles le passionnaient.

Après un virage planté d'ormes, le moulin est apparu, inchangé. J'ai entendu un chuchotis de criquet anémique.

— Regarde donc, avant de faire des photos ! Tu en penses quoi, toi le spécialiste des vieux trucs sinistres ?

Baptiste a pris la mesure du haut mur en brique ocre comme s'il s'appêtait à en faire l'ascension. Le silo à grain rouillé soulignait l'état d'abandon du lieu.

— C'est une minoterie. Fin dix-neuvième ou début vingtième. Ils n'ont pas utilisé la pierre crayeuse du pays. Trop friable. La brique a dû foncer avec le temps.

Toutes les fenêtres situées en hauteur avaient les vitres brisées. En bas, les ouvertures étaient murées.

— Une vraie forteresse, a conclu Baptiste. On entre comment ?

— On n’entre pas. Je t’avais prévenu.

L’appareil photo émettait son *zinzeli* nerveux et répétitif.

— Il y a toujours un moyen d’entrer. Où est la rivière ?

— Plus loin. Écoute !

On entendait le souffle de l’eau.

L’ancienne route longeait le moulin jusqu’à la rivière et traversait un petit pont avant de continuer à travers les bois. La rivière s’engouffrait bruyamment sous le pont, avalée par le moulin. Baptiste s’est appuyé au parapet, le regard perdu dans l’eau brune que le pont déglutissait. Gonflée des pluies de mars, la rivière atteignait presque la voûte en pierre.

— Tu comptes y aller à la nage ?

— Il doit y avoir un moyen, a répété Baptiste. Depuis que le moulin n’est plus utilisé, les jeunes du village ont dû y entrer. C’est un refuge idéal pour fumer, boire ou autre chose.

— Le moulin n’a pas bonne réputation. Une fille a disparu ici, à la fin des années 50. On n’a jamais su ce qui lui était arrivé.

Baptiste s’est redressé.

— Disparu ? Raconte.

J’ai dit ce que je savais et Baptiste m’a prise en photo devant le moulin, avec le pont, la route et les arbres qui bordent la rivière. Ces photos, je les ai encore dans mon ordinateur, même si j’ai failli plusieurs fois les effacer en un clic.

Cette fille disparue était le premier amour de mon père mais il n’en parle jamais. C’est sa mère, ma grand-mère, qui m’a raconté l’histoire. Ils avaient tous les deux dix-sept ans quand c’est arrivé. Le matin même, ils s’étaient disputés violemment. Ma grand-mère a surpris leurs éclats de voix. Elle pensait qu’ils avaient rompu. Sans doute parce que mon père allait quitter le village. Il partait étudier à Paris et elle ne ferait pas d’études.

Elle se marierait avec un gars du coin et reprendrait l'exploitation viticole de ses parents. Plus tard, on a raconté dans le village que la fille était enceinte mais cela ne s'est jamais vérifié car elle avait disparu. Une femme qui glanait des noix l'a vue aller seule vers le moulin. Après, on ne l'a plus revue.

— Les gens ne disparaissent pas comme ça, a dit Baptiste.

Il regardait quelque chose sur la route. Je me suis retournée. Un homme habillé en kaki s'approchait avec un fusil à l'épaule. Pourtant, la chasse n'était pas ouverte.

— On n'aime pas les fouineurs, par ici. Devriez remballer ça.

Il montrait l'appareil photo.

Baptiste est resté immobile, un petit sourire aux lèvres. Le chasseur est devenu tout de suite plus agressif, ramenant son fusil vers l'avant.

— Vous entendez ? On veut pas de journalistes. Faudrait mieux que vous partiez.

Le chasseur avait une cinquantaine d'années, un visage épais barré par une moustache clairsemée. De petits yeux froids.

Baptiste a dit :

— Vous allez nous tirer dessus ? On se promène. C'est notre droit.

Il a fait un geste en direction du moulin.

— On admire l'architecture locale.

— Justement, a dit le chasseur. On veut pas se retrouver dans une saloperie de journal ou à la télé. Faut pas me prendre pour un con. Je sais bien ce que cherchent les petits merdeux dans votre genre.

Il a fait deux pas de plus en pointant son fusil vers nous. J'ai cru qu'il allait tirer. Baptiste m'a pris le bras. Il a dit bien fort :

— On va continuer notre promenade tranquillement. Je ne pense pas que ce monsieur veuille être accusé de l'assassinat de deux touristes.

Il m'a entraînée vers l'extrémité du pont. J'entendais le chasseur nous suivre. Baptiste me tenait toujours le bras et sa détermination me rassurait. Il n'avait pour arme dérisoire que son appareil photo mais il avait l'habitude de se sortir des situations embarrassantes ou périlleuses. Nous n'irions pas alimenter la chronique des faits-divers sordides : *Deux jeunes gens tués par balles aux abords d'un village français. Le tireur n'a pu être identifié.*

Je ne me suis pas retournée. Après le pont, le bâtiment s'arrêtait et un mur d'enceinte prenait le relais, interdisant l'accès au terrain situé à l'arrière du moulin. Nous avons suivi le mur jusqu'au bout. Je guettais le pas du chasseur mais le bruit s'était éloigné.

Baptiste s'est arrêté.

— Viens, on y retourne.

— Il est sûrement caché quelque part. Ce type n'est pas net.

— Il voulait juste nous foutre la trouille. Il se prend pour le gardien du moulin, ce con ?

— Peut-être.

Il y a deux tendances, au village. Ceux qui veulent la destruction du moulin, le trouvant insalubre et dangereux à cause des risques d'effondrement et les autres, qui souhaitent le faire réhabiliter en lieu culturel. Rien n'a encore été décidé.

Je me suis souvenue d'une autre histoire :

— Quand je venais en vacances, les enfants d'ici me racontaient qu'il y avait un monstre dans le moulin. Un minotaure dans une minoterie. Amusant, non ?

Mais Baptiste ne m'écoutait pas.

— Tu as vu cette porte ?

C'était une simple porte en fer, peinte en vert foncé, corrodée par le temps et la rouille. Elle permettait d'accéder directement au terrain.

— Tu vois bien qu'elle est fermée.

— Ce ne sera pas compliqué de l'ouvrir.

J'ai regardé autour de nous. La lumière baissait, prenant des tons de miel.

— Avec ce taré dans les parages, on ferait mieux de rentrer.

— Il est parti. C'est l'heure de l'apéro.

Baptiste a donné une poussée franche à la porte avant de se pencher pour examiner la serrure. Il a sorti une clef de sa poche mais l'a rangée aussitôt.

— Donne-moi une de tes barrettes !

Il a tordu ma barrette pour obtenir un fil de fer sinueux qu'il a glissé dans la serrure. La barrette a cliqueté un long moment sans résultat. Baptiste a juré et donné un grand coup d'épaule à la porte qui s'est entrouverte en ferraillant

— Bingo ! La broussaille gêne. Aide-moi !

En raclant les ronces avec un bâton et en poussant de toutes nos forces, on a obtenu une ouverture suffisante pour s'y glisser de côté.

— Tu viens ou tu m'attends là ?

Avec le chasseur qui rôdait, je préférais venir. Mais je comptais ne pas m'aventurer plus loin que la porte. Au-delà, c'était un fouillis d'arbres et de végétations entrelacées. Depuis la désaffection du moulin, après la guerre, tout avait poussé dans la plus complète anarchie. Un véritable labyrinthe où les cheveux de la vierge, ces longues plantes parasites qui font des fils

emmêlés, ligotaient les arbres et donnaient à l'ensemble du paysage un aspect figé et désolé. Baptiste s'éloignait déjà, se frayant un passage en direction du moulin. J'ai crié :

— Fais attention au minotaure !

— Quoi ?

Il a continué et très vite, je ne l'ai plus vu. On entendait encore le crépitement des ronces et des bardanes auxquelles s'accrochaient ses vêtements. On entendait le frottement des taillis dérangés et les branches mortes craquant sous ses pieds. Si le minotaure dormait, Baptiste allait le réveiller et le rendre furieux. Je me suis adossée au mur. Il y a eu un cri aigu d'alarme, peut-être un oiseau dérangé par Baptiste dans sa couvaison. Puis le monde est redevenu silencieux. Comment s'appelait cette fille disparue à la fin des années 50 ? C'était un prénom peu commun et désuet : Rose-Quelque-Chose. *Rosalie, Rosemarie, Rosemonde*. J'ai dit les prénoms à voix basse pour les entendre. *Rosemonde*. C'était celui-ci. Je l'ai répété plusieurs fois, comme une incantation. J'aurais aimé qu'elle apparaisse pour me raconter elle-même son histoire. Sans savoir, on pouvait tout imaginer. Elle s'était jetée dans la rivière et son corps, entraîné par le courant s'était coincé sous le moulin. Les hommes grenouilles ne l'avaient pas cherché au bon endroit. Elle avait fait une mauvaise rencontre. Son corps était enterré quelque part dans ce bois. Elle avait fugué et s'était construit une vie ailleurs après avoir donné naissance à son enfant. Elle était morte de chagrin ici-même. Elle n'avait jamais quitté cet endroit. Elle errait encore dans les alentours immédiats du moulin, pâle fantôme à jamais prisonnier de l'abandon d'un homme. Et cet homme, devenu médecin, se marierait tardivement avec une autre femme pour un jour devenir mon père. Une certitude m'a traversée : Baptiste et moi

n'aurions jamais d'enfant. Notre quotidien était trop dissonant. Aucune place pour un enfant dans la vie de ce chasseur d'images à l'affût, sans cesse sur la trace d'un sujet fort ou inédit, l'appareil photo armé, en joue, prêt au combat. Je n'aimais pas vivre avec un guerrier. Je le quitterais avant qu'il ne me quitte. J'attendais Baptiste. Je voulais sortir de ce lieu interdit où tout était anormalement calme. N'importe qui, n'importe quoi aurait pu me guetter du bois enchevêtré de broussailles. Pour apaiser mon anxiété, j'ai confiné mon regard dans une zone limitée de ce chaos végétal. Baptiste aurait appelé ça un zoom. J'ai prêté attention aux moindres détails et lentement, mon regard s'est aventuré à travers les plans successifs de branchages, de taillis et de lianes. La lumière orange venue de biais festonnait les contours des feuillages, brouillait et gazéifiait les formes, transformaient les cheveux de la vierge en paille d'or, de telle sorte qu'après un moment, la trouée végétale s'est dépouillée toute profondeur. Je ne contemplais plus un morceau de paysage mais un tableau abstrait, un collage de formes dentelées et lumineuses. Puis la lumière est devenue grise. Le soleil passait derrière le moulin. Le sous-bois s'est assombri tandis que le tableau se creusait et retrouvait ses trois dimensions. Et brusquement, il y a eu quelqu'un. À l'endroit précis où mon regard s'était ancré et cherchait encore ses repères dans une confusion de lignes et de formes éteintes, décolorées, qui à chaque instant devenaient plus opaques, là, parmi les ombres sans contours, quelqu'un se tenait debout. La tâche claire d'un visage se tournait vers moi. Quelqu'un me regardait. C'était une silhouette plus menue que celle du chasseur.

Il y a eu un bruit de broussaille sur sa droite. Baptiste revenait. Je ne me suis détournée qu'une seconde. L'instant suivant, il n'y

avait plus personne. En regardant Baptiste approcher, j'ai lutté contre un sentiment de solitude et d'abandon extrêmes. Ce que j'avais vu dans les ombres trompeuses du bois m'avait inexplicablement endeuillée, comme si une promesse m'avait été faite pour m'être retirée dans l'instant. Fantôme de la Rosemonde disparue par ici cinquante ans plus tôt ou annonce d'une mort à venir ? Je ne saurais jamais.

— Alors, ces photos ?

— Tu en as une drôle de voix ! C'était quoi cette histoire de minotaure ?

Baptiste m'a pris la main, ce qu'il faisait rarement. Cela m'a donné davantage envie de pleurer. Une voiture est passée sur la route au moment où nous franchissions la porte en fer. L'automobiliste a ralenti et nous a fait un appel de phares mais ne s'est pas arrêté. A-t-il cru que nous étions venus nous cacher là pour boire, fumer ou autre chose ?

Baptiste est mort en mission quatre ans plus tard, tué par un franc-tireur dans les environs d'Alep. J'étais enceinte de mon premier enfant. Si nous étions restés ensemble, deux gendarmes en uniforme se seraient présentés à la porte un matin. Ceux qui de tous temps viennent porter les tristes nouvelles aux femmes des guerriers. J'aurais hurlé, pleuré, peut-être refusé d'y croire. Des voisins, des amis seraient venus m'aider et se désoler avec moi.

Quand on m'a annoncé la nouvelle au téléphone, sans précaution particulière, je n'ai rien ressenti sur le moment. Ni la vie, ni la mort de Baptiste n'étaient plus pour moi une tragédie. Et peut-être m'y étais-je préparée depuis ce jour, près du moulin, où le chasseur avait pointé son fusil vers nous.



## L'auteure

Cécile-Marie Hadrien a exercé le métier de designer textile avant une reconversion dans l'art-thérapie.

Se dit apprentie plutôt qu'aguerrie.

A publié une trilogie romanesque aux éditions Paul&Mike, ainsi qu'une quinzaine de nouvelles dans différentes revues et un recueil collectif, *Paris Ville Monde*, édité par Rue Saint Ambroise.

Son site : [www.cecilemariehadrien.com](http://www.cecilemariehadrien.com)